

Des bêtes portant la figure humaine...

Teresa-Cristina Duarte-Simoes

► **To cite this version:**

Teresa-Cristina Duarte-Simoes. Des bêtes portant la figure humaine.... La lettre de Villegagnon à Calvin dans la séquence inaugurale du film brésilien "Qu'il était bon mon petit Français", Apr 2007, France. p. 159-175, 2008. <hal-00413005>

HAL Id: hal-00413005

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00413005>

Submitted on 2 Sep 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***DES BÊTES PORTANT LA FIGURE
HUMAINE...***

**LA LETTRE DE VILLEGAGNON À CALVIN DANS LA
SÉQUENCE INAUGURALE DU FILM BRÉSILIEN
*QU'IL ÉTAIT BON MON PETIT FRANÇAIS***

Cristina DUARTE

Université de Toulouse - le Mirail

La France antarctique reste la tentative la plus intéressante d'installation française au Brésil pendant la période coloniale brésilienne. Sous la houlette du Chevalier de Malte Nicolas Durand de Villegagnon, les premiers protestants arrivent sur le site de Rio de Janeiro le 10 novembre 1555. Leur aventure s'inscrit, de façon plus générale, dans l'histoire du Refuge huguenot en terre d'Amérique, au temps des guerres

de Religion.¹ Ils dressent un fort, sur l'un des îlots de la baie de Guanabara,² le fort Coligny,³ en totale violation du traité de Tordesillas.⁴

Cependant, les conditions de vie sont difficiles dans la nouvelle colonie,⁵ aggravées par l'interdiction du métissage imposée par Villegagnon. La tension monte rapidement et en février 1556 éclate un complot ourdi par un truchement normand qui avait pris une concubine indienne. Villegagnon réussit néanmoins à maîtriser la révolte, mais le chef des rebelles part vivre chez les Indiens.⁶

C'est à la suite de cette rébellion que le Chevalier de Malte décide de faire appel à Jean Calvin, son ancien condisciple de la Faculté de droit d'Orléans, en lui demandant d'envoyer au Brésil une mission genevoise avec des colons ayant une moralité plus fiable⁷. Bois-le-Comte, neveu de Villegagnon est le porteur de cette première lettre de son oncle au Réformateur, lettre datée de janvier 1556. Elle s'est malheureusement perdue.⁸

Sollicité, donc, Calvin recrute des renforts et organise, la même année, une deuxième expédition composée de quatorze protestants suisses et français, pour la plupart immigrés de fraîche date en Suisse.⁹ Leur navire arrive au Brésil le dimanche 7 mars 1557 et ils sont accueillis chaleureusement au fort Coligny. Parmi eux, les ministres calvinistes Guillaume Chartier et Pierre Richer, ainsi que le jeune cordonnier Jean de Léry, qui a laissé le plus important témoignage de cette expérience brésilienne. En effet, dans son récit *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*,¹⁰ ce Bourguignon

¹ Lestringant, F., *L'Expérience Huguenote au Nouveau Monde (XVI^e siècle)*, Genève, Droz, 1996, p. 29.

² Cette île - île de Villegaignon pour les Brésiliens - se trouve à proximité de l'actuel aéroport Santos Dumont, à Rio, duquel elle est séparée par un pont. Elle héberge actuellement l'Ecole Navale.

³ La colonie a été installée à l'instigation de l'amiral de Coligny, d'où l'hommage (Léry, J., *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, Montpellier, Max Chaleil Editeur, 1992, p. 38).

⁴ Ce traité, signé en 1494 entre Espagnols et Portugais excluait les autres nations du partage du monde. La France l'ignorait totalement, d'où la fréquentation très assidue des côtes brésiliennes par des navires marchands français qui faisaient le commerce du "bois de braise".

⁵ Sur l'îlot huguenot il n'y avait pas d'eau douce, par exemple, et les colons étaient obligés d'aller la chercher tous les deux jours en terre ferme (Lestringant, F., *L'Expérience Huguenote*, pp. 46-47).

⁶ Lestringant, F., *Le Huguenot et le Sauvage*, Genève, Droz, 2004, p. 46.

⁷ Lestringant, F., *L'Expérience Huguenote*, p. 121.

⁸ Lestringant, F., *ibidem*.

⁹ Lestringant, F., *Le Huguenot et le Sauvage*, p. 55.

¹⁰ Léry, J., *op. cit.*

converti au calvinisme racontera, dix-huit années après les événements, l'épisode très controversé de la France antarctique.¹¹

Les nouveaux arrivants apportent une lettre de Calvin à Villegagnon, lettre qui s'est également malheureusement perdue.¹² La réponse du Chevalier repart par retour du navire. Elle constitue d'ailleurs le seul élément qui subsiste de cette correspondance sporadique. Son original en latin est conservé à Genève,¹³ mais une traduction française figure dans l'œuvre de Jean de Léry.¹⁴ Cette lettre est datée du "dernier de mars 1557" et envoyée "De Coligny en la France Antarctique".¹⁵

Dans cette longue missive, le Chevalier de Malte remercie pour l'envoi des nouveaux colons et brosse un tableau bien peu optimiste du Brésil, de ses pionniers et de ses Indiens. D'ailleurs, comme le note fort à propos Frank Lestringant, Villegagnon est l'un des seuls Français du XVI^e siècle à voir les indigènes de façon indignée et scandalisée, en fait comme les Portugais et Espagnols : "des bestes portans la figure humaine".¹⁶

Par ailleurs, un conflit éclate rapidement entre le Chevalier de Malte et les calvinistes, le jour de la Pentecôte. En effet, au moment de la célébration de la Cène, il y a mésentente sur la question de la présence réelle ou seulement symbolique du corps et du sang du Christ dans le sacrement. Villegagnon est partisan de la première, alors que les Genevois optent pour la "métonymie" du maître de Genève.¹⁷ Il s'agit, en dernière instance, d'une question d'anthropophagie, comme l'a très bien signalé Frank Lestringant; de plus, cette controverse se pose dans un décor de forêt tropicale et ayant pour témoins d'authentiques cannibales!¹⁸

Ce désaccord au sujet du sacrement de l'eucharistie a cependant des conséquences importantes, que le caractère rigide de Villegagnon aggrave

¹¹ Ce livre constitue, selon Frank Lestringant, le récit le plus crédible au sujet de la colonie française (*L'Expérience Huguenote*, p. 77).

¹² Povençal, L. et Mariz, V., *Villegagnon, un Chevalier de Malte au Brésil*, Paris, Editions Rive Droite, 2001, p. 89.

¹³ Provençal, L. et Mariz, V., *ibidem*, p. 83 et 88.

¹⁴ Voir l'Annexe à la fin de ce texte.

¹⁵ Léry, J., *op. cit.*, p. 26.

¹⁶ Lestringant, F., *Le Huguenot et le Sauvage*, pp. 406-407.

¹⁷ Calvin admet une présence du Christ dans l'eucharistie, mais une présence spirituelle. Il va même parler de métonymie pour expliquer la phrase du Christ au moment de la dernière Cène: "Ceci est mon corps, ceci est mon sang" (Cottret, B., *Calvin*, Paris, Payot & Rivages, 1998, p. 344).

¹⁸ Lestringant, F., *L'Expérience Huguenote.*, p.12.

considérablement: les calvinistes sont chassés de l'île à la fin octobre 1557. Après avoir trouvé refuge auprès des tribus cannibales du continent, la plupart d'entre eux repartent pour l'Europe en janvier 1558, sur un navire marchand en très mauvais état et qui prenait l'eau.¹⁹ Cinq de ces réformés décident de retourner au fort Coligny et sont jetés aux fers sur ordre du Chevalier; après un procès intenté par ce dernier, trois d'entre eux seront exécutés par noyade.²⁰

La France antarctique ne dure guère plus. Le 16 mars 1560, le gouverneur portugais Mem de Sá chasse définitivement les Français de la baie de Guanabara, même si quelques colons restent encore dans l'arrière pays jusqu'en 1567. Les jésuites brûlent la bibliothèque des "hérétiques"²¹ et une messe d'action de grâces est célébrée à Fort Coligny.

En Europe, dans un effort ultime pour repeupler sa colonie, et faisant désormais fi des idées réformistes, Villegagnon fait appel à la Compagnie de Jésus et à l'ordre franciscain. Les premiers, favorables, dans un premier temps, à l'installation d'une mission sur le site de la France antarctique, repoussent finalement la demande du Chevalier de Malte, après prise de renseignements.²²

Pratiquement à ce même moment et dans ces mêmes contrées exotiques, un mercenaire allemand au service des Portugais, l'arquebusier Hans Staden, vit sans doute l'aventure la plus fabuleuse de son existence.²³ Fait prisonnier par les Indiens cannibales Tupinambás, il est destiné au banquet anthropophage et reste, pendant neuf longs mois, en captivité chez eux, comme l'exigeait la coutume indigène. Sauvé *in extremis* par des

¹⁹ Léry, *op. cit.*, pp. 205-6.

²⁰ Lestringant, F., *L'Expérience Huguenote*, *op. cit.*, p. 79.

²¹ Lestringant, F., *L'Expérience Huguenote*, p. 12.

²² Lestringant, *Ibidem*, pp. 59-60. Villegagnon retourne en France en novembre ou décembre 1559 et le débat théologique va se poursuivre au moyen d'une bataille de pamphlets contre Calvin et les protestants. La question de la sincérité des idées réformistes de Villegagnon est soulevée par divers auteurs. Pour Thierry Wenegffelen, le Chevalier était encore à cette époque "un de ces chrétiens d'entre-deux"; il était favorable aux idées réformistes, mais il n'avait pas encore compris qu'adhérer à la Réforme signifiait rompre avec Rome (*Ni Rome ni Genève. Des fidèles entre deux chaires en France au XVI^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 1997, p. 268-69). Pour Frank Lestringant, le maître de Coligny était un "moyenneur" qui cherchait plutôt à trouver un terrain d'entente entre catholiques et réformés (Lestringant, F. *L'expérience*, p. 11).

²³ La chronologie du récit de Hans Staden est difficile à établir. Les seuls faits avérés sont qu'il est parti du Portugal vers le Brésil en 1547; qu'il est rentré en France en 1555 et que la publication de son histoire date de 1557 (Staden, H., *Nus, féroces et anthropophages*, Paris, A.M.Métailié, 1979, pp. 33, 35 et 160).

marchands français, Staden a rapporté de cette aventure un témoignage poignant, accompagné d'illustrations réalistes, dans lequel il décrit les mœurs locales et donne une description très détaillée du rituel anthropophage, ayant été le témoin horrifié de la mise à mort et de la dévoration d'autres prisonniers.²⁴

Plusieurs de ces éléments historiques sont utilisés par le metteur en scène brésilien Nelson Pereira dos Santos dans son film *Qu'il était bon mon petit Français* (*Como era gostoso o meu francês*), réalisé en 1971. Le pays se trouve alors en pleine période de dictature militaire, depuis le coup d'état du 31 mars 1964.

Quant au cinéaste, il n'en est pas à son premier coup d'essai. En 1955, avec *Rio 40°*, il lance ce que l'on appellera plus tard le *Cinéma Novo*, dont le représentant emblématique sera Glauber Rocha. Il s'agissait, à ce moment-là, pour les adeptes du mouvement, de sortir des sentiers battus et de chercher à créer un cinéma populaire et politique, ainsi qu'une industrie cinématographique.²⁵

Nelson Pereira dos Santos a réalisé également d'autres œuvres significatives de la cinématographie brésilienne, comme l'exceptionnel *Sécheresse* (*Vidas Secas*) en 1963, adaptation du roman de Graciliano Ramos²⁶ et qui constitue l'un des grands films *cinemanovistas*. Lorsqu'il entreprend de réaliser *Qu'il était bon mon petit Français*, dans les années 70, les temps sont devenus bien difficiles.

En effet, si tout de suite après le coup d'état subsistait encore une certaine liberté d'expression dans le pays,²⁷ le climat s'alourdit considérablement après décembre 1968, avec l'Acte Institutionnel numéro 5 qui va permettre à l'Etat de contrôler entièrement la société brésilienne.²⁸ Les grands journaux du pays publiaient des recettes de cuisine ou

²⁴ Staden, H., *op. cit.*, pp. 120-121 et 128-131.

²⁵ (...) *créer un cinéma populaire (mais non des films de consommation populaire), un cinéma politique (mais non des films pour un parti politique) et une industrie cinématographique (mais pas pour produire des films industriels)*. (Galvão, M., et Souza, C., "Le parlant et les tentatives industrielles: années trente, quarante, cinquante", in Paranaguá, P., *Le Cinéma Brésilien*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1987, p. 67).

²⁶ Originaire de l'État d'Alagoas, dans le Nordeste, Graciliano Ramos (1892-1953) a écrit ce roman en 1938, racontant l'errance poignante d'une famille de paysans pendant la terrible sécheresse qui frappait la région.

²⁷ A titre d'exemple, le chroniqueur Carlos Heitor Cony pouvait encore, en avril 64, dans le journal *Correio da Manhã*, appeler le coup d'état militaire de "Révolution des Crabes" ("Revolução dos Caranguejos"), "une révolution qui avance en reculant" (Cony, C., *O Ato e o Fato*, Rio de Janeiro, Objetiva, 2004, pp. 28-30).

²⁸ Gaspari, E., *A Ditadura Envergonhada*, São Paulo, Companhia das Letras, 2002, pp.340-343.

des sonnets en première page, à la place des articles interdits.²⁹ La censure bâillonnait compositeurs, dramaturges et cinéastes.³⁰ Dans le même temps le Président de la République, le général Emilio Garrastazu Médici, affirmait que l'économie brésilienne allait très bien, mais le peuple très mal.³¹

Les gens luttèrent, effectivement, et par tous les moyens, contre l'arbitraire et le manque de liberté qui s'installaient dans le pays. Alors que les arrestations et la torture se banalisaient, les "subversifs" répondaient par des bombes et des enlèvements.³² Entre 1964 et 1979 environ 10.000 personnes se sont exilées et 300 sont mortes ou ont été portées disparues.³³

Fort à propos, *Qu'il était bon mon petit Français* raconte une histoire de violence et de cannibalisme, en fusionnant l'aventure de la France antarctique et celle de Hans Staden. Le metteur en scène semble appliquer l'un des préceptes du Manifeste Anthropophage, proposé par le moderniste Oswald de Andrade en 1928.³⁴ En effet, ce texte préconisait la destruction, par l'ingestion, des valeurs esthétiques et morales européennes; toute œuvre étrangère, une fois "avalée", devait ressortir sous une forme brésilienne. "Tupi, or not tupi that is the question", préconise le Manifeste.³⁵ Or, Nelson Pereira dos Santos "avale" et "digère" les deux récits historiques pour composer ensuite une histoire bien représentative de la difficile période dictatoriale qui vivait alors le Brésil. Par ailleurs, pour la première fois dans l'histoire du cinéma brésilien, le film est joué en tupi - la langue parlée par la majeure partie des Indiens du pays - et sous-titré en portugais du Brésil.

²⁹ Tavares, F. *Memórias do esquecimento*, São Paulo, Globo, 1999, p. 42.

³⁰ Quelques exemples fâcheux: interdiction de la chanson *Pra não dizer que não falei das flores* de Geraldo Vandré; da peça *Calabar, o elogio da traição*, de Chico Buarque; du film *Macunaíma* de Joaquim Pedro de Andrade; de *Os Herdeiros* de Carlos Diegues, etc. La liste est bien longue...

³¹ Meneses, A. *Desenho Mágico: poesia e política em Chico Buarque*, São Paulo, Ateliê Editorial, 2000, p. 153.

³² Enlèvement de l'ambassadeur des Etats-Unis en 1969, de celui de l'Allemagne en 1970, etc. Voir à ce sujet Tavares, F., *Memórias do Esquecimento*, São Paulo, Globo, 1999; ou encore Gabeira, F., *O que é isso, companheiro?*, Rio de Janeiro, Editora Guanabara, 1988.

³³ Benassar, B. et Marin, R., *Histoire du Brésil*, La Flèche, Fayard, 2000, p. 401.

³⁴ C'est la *Semana de Arte Moderna* de février 1922 qui inaugure, à São Paulo, le Modernisme brésilien. Oswald de Andrade (1890-1954) est l'un des noms les plus représentatifs de ce mouvement.

Synthèse brésilienne, donc, de ces deux histoires européennes, le film raconte les mésaventures d'un Français, colon de la France antarctique, qui s'est fait capturer par des Indiens anthropophages et qui est mis à mort et dévoré dans le banquet rituel. Un film historique, donc, parlant d'événements survenus il y a plus de quatre cents ans. En principe, il s'agit de questions déjà résolues et qui n'ont aucune chance de "contaminer" le présent.

Cependant, l'œuvre a eu maille à partir avec la censure des militaires. Retenue pendant huit mois, elle put finalement être projetée, amputée d'un quart d'heure de sa durée. Prude, la dictature ne tolérait pas la nudité et en particulier les nus frontaux que le sujet du film imposait.³⁶ Mais peut-être y avait-il dans l'œuvre d'autres éléments qui gênaient également les militaires?

Déjà dans les années 20, une idée avait cours dans le cinéma brésilien, selon laquelle les films devaient, à l'image de ce qui se passait aux Etats-Unis, ne montrer que les aspects "positifs" du pays.³⁷ La critique Maria Rita Eliezer Galvão a rappelée les conséquences funestes de cette esthétique :

"Des Indiens, des Noirs, des Mulâtres, le sertão, les quartiers déshérités, la pauvreté devraient être des tabous cinématographiques, des facteurs de honte pour notre peuple qui, coûte que coûte, devrait chercher à les cacher."³⁸

D'ailleurs, c'était pour faire respecter ce principe que la police avait arrêté, en 1926, l'équipe de tournage de *O Guarani* — adaptation du célèbre roman de José de Alencar—³⁹ qui tournait sur le littoral de l'état de São Paulo. Le metteur en scène Capellaro était en effet accusé de dénigrer le pays en voulant montrer des Indiens,

³⁵ Teles, G., *Vanguarda européia e Modernismo brasileiro*, Rio de Janeiro, Editora Record, 1987, p. 353.

³⁶ C'est au nom de cette même morale que, par exemple, le film de Bernardo Bertolucci, *Le Dernier Tango à Paris* (1972) est resté interdit pendant plusieurs années au Brésil.

³⁷ Galvão, M., *Crônica do Cinema Paulistano*, São Paulo, Editora Ática, 1975, p.58.

³⁸ Galvão, M., *Ibidem*, p. 58.

³⁹ L'un des grands noms du Romantisme au Brésil, José de Alencar (1829-1877) a fait de l'Indien le héros romantique par excellence.

alors qu'il y avait, selon les autorités locales, beaucoup d'autres choses plus "intéressantes" à raconter sur le Brésil!⁴⁰

Ainsi, pour les autorités brésiliennes, en tout temps, "le linge sale se lave, donc, en famille".⁴¹ De plus, il est évident que le film *Qu'il était bon mon petit Français* ne montrait pas l'indigène brésilien sous son aspect le plus favorable. De ce fait, l'œuvre dérangeait déjà bien assez la dictature en place. Cependant, Nelson Pereira dos Santos aggrave encore son cas.

En effet, la première séquence du film montre, sous forme de journal radiophonique et sous le titre de "Nouvelles de la France antarctique", diverses images du Brésil, des Indiens - et surtout des Indiennes - ainsi que des colons français. Ces images sont accompagnées, au niveau sonore, d'une musique de fond et de divers passages de la lettre de Villegagnon à Calvin, lus en voix *off* par une voix masculine qui imite une émission radiophonique. Par ailleurs, le metteur en scène a procédé à un choix de textes, car la missive n'est pas utilisée dans son intégralité.⁴²

Le spectateur est tout de suite frappé par la non-correspondance entre l'image et le son. Le texte de la lettre est démenti ouvertement par les scènes montrées à l'écran, et vice-versa. Paradoxalement, les informations transmises sous la forme de nouvelles énoncées d'un ton sérieux et officiel, paradoxalement, donc, les informations sont inexactes: il y a mensonge. Mais qui ment? Le son? L'image?

Cette tromperie perverse peut être structurée en sept segments:

Segment 1

Image: Plusieurs Indiens et Indiennes se reposent autour d'une hutte. À l'arrivée des colons français, ils courent gaiement en leur direction. Les Blancs et les Indiennes, très souriants, échangent des objets et mangent des fruits, en se touchant affectueusement. Par couples, ils rentrent dans la hutte.

Son: Texte rajouté: *Dernières nouvelles de la France antarctique!*

⁴⁰ Vianny, A., *Introdução ao Cinema Brasileiro*, Rio de Janeiro, Instituto Nacional do Livro, 1959, p. 42.

⁴¹ Fabris, M., *Nelson Pereira dos Santos: um olhar neo-realista?*, São Paulo, Edusp, 1994, p.142.

⁴² Pour situer les parties employées par rapport à la lettre complète, voir l'Annexe.

Texte de la lettre: (...) *Le pays était du tout désert et en friche: il n'y avait point de maison ni de toits, ni aucune commodité de blé. Au contraire, il y avait des gens farouches et sauvages, éloignés de toute courtoisie et humanité, du tout différents de nous en façon de faire et instruction, sans religion ni aucune connaissance d'honnêteté ni de vertu, de ce qui est droit ou injuste; en sorte qu'il me venait en pensée, à savoir si nous étions tombés entre des bêtes portant la figure humaine.*(...)

Or, il ne s'agit ici nullement de "bêtes" ni d'aucune sorte de monstres car les Indiens agissent de la même façon que les Blancs, voire même plus aimablement. Ils ne sont donc ni "farouches" ni "sauvages". D'ailleurs, cette phrase en désaccord avec l'image est accompagnée du plan de l'Indienne principale - celle qui sera la compagne du Français pendant sa captivité - se déplaçant de façon gracieuse, avec un oiseau sur les cheveux. Dans ce pays, même les oiseaux ne sont ni farouches ni sauvages, suggère l'image. Les échanges sexuels entre les deux races sont clairs et ne semblent pas être imposés par une quelconque "bête portant la figure humaine". Par ailleurs, contrairement aux affirmations, la terre est prospère et la nourriture abondante.

Segment 2

Image: Un bateau sur la mer et, à terre, des Portugais, les mains jointes, priant d'une façon quelque peu ridicule.

Son: Texte de la lettre: (...) *Il y avait davantage le voisinage des Portugallois, lesquels, ne nous voulant point de bien et n'ayant pu garder le pays que nous tenons maintenant, prennent fort mal à gré qu'on nous y ait reçus et nous portent une haine mortelle.* (...)

Les Portugais n'ont pas du tout perdu leur colonie brésilienne et ils se trouvent bien sur place, comme le montre l'image.

Segment 3

Image: Des soldats français habillent de force une Indienne. D'autres Blancs, dont le Français du titre, travaillent comme des esclaves, portant de grosses pierres, surveillés de près par des gardes, français eux aussi.

Son: Texte de la lettre: (...) *partant, qu'il faut mettre son espoir et secours en patience et fermeté de courage et exercer ma famille par travail continuel, et que la bonté de Dieu assistera à une telle affection et entreprise.* (...)

Le travail est présenté d'une façon tout à fait positive et formatrice, alors qu'il s'agit de travail forcé et qui, de plus, n'est pas imposé à la totalité des colons ("ma famille"), comme l'affirme le Chevalier de Malte, mais seulement à quelques individus. Par ailleurs, l'image de ces hommes portant de lourdes pierres convient parfaitement à Nelson Pereira dos Santos pour dénoncer les années de plomb de la dictature, car il s'agit là d'une métaphore employée par plusieurs auteurs et qui pouvait être lue facilement comme représentant l'oppression du régime. La très célèbre chanson de Chico Buarque, "Vai passar", —symbole de l'ouverture politique— rappelait la force de cette image:

*Notre mère- patrie était bien distraite
Ses enfants déambulaient, aveugles
À travers le continent
Transportant des pierres
Comme des pénitents...*⁴³

Segment 4

Image: Dans un intérieur rustique, des couples de protestants français sont à table et viennent de finir leur repas. Ils se lèvent tous et sortent. Les autres Français qui travaillent comme des esclaves sont dehors et semblent attendre quelque chose, probablement des restes de nourriture.

Son: Texte de la lettre: (...) *Par quoi nous nous sommes transportés en une île éloignée de terre ferme d'environ deux lieues, et là j'ai choisi lieu pour notre demeure, afin que, tout moyen de s'enfuir étant ôté, je pusse retenir notre troupe en son devoir,* (...)

Encore une fois, la différence de traitement appliquée aux colons est très frappante. Les uns sont bien habillés et chaussés, les autres vont pieds nus; les uns mangent à table, les autres sont dans l'attente de la nourriture; les uns ont des femmes, les autres sont condamnés à un célibat forcé. Et tout cela n'est nullement dit dans la bande sonore.

⁴³ Chico Buarque et Francis Hime, 1984.

Segment 5

Image: Le héros jette des regards concupiscent sur les couples formés par les protestants. Il donne un morceau du pain qu'il mangeait à l'un de ses compagnons d'infortune. Les Indiennes partent en courant, ayant enlevé et jeté à terre les vêtements avec lesquels les gardes les avaient habillées de force.

Son: Texte de la lettre: (...) *et pource que les femmes ne viendraient point vers nous sans leurs maris, l'occasion de forfaire en cet endroit fut retranchée.* (...)

L'occasion de pécher s'offre de façon très concrète, car les Indiennes et les travailleurs de force ne demandent que cela. Contraste saisissant, à nouveau, entre le groupe formé par les couples et les hommes qui sont contraints à la solitude. Le désir se lit partout: dans les yeux et les gestes, surtout du Français du titre, et l'information donnée par la voix radiophonique si sûre d'elle, devient tout de suite très peu fiable.

Segment 6

Image: Le personnage principal et d'autres Blancs qui étaient soumis au travail forcé mangent en compagnie des Indiens. Ils sont souriants et semblent heureux. Sept gardes arrivent et arrêtent certains d'entre eux, dont le héros.

Son: Texte de la lettre: (...) *Ce néanmoins il est advenu que vingt-six de nos mercenaires, étant amorcés par leurs cupidités charnelles, ont conspiré de me faire mourir. Nous avons évité un tel danger par ce moyen: c'est qu'ayant fait armer cinq de mes domestiques, j'ai commencé d'aller droit contre eux; alors ces conspirateurs ont été saisis de telle frayeur et étonnement, que sans difficulté ni résistance nous avons empoigné et emprisonné quatre des principaux auteurs du complot qui m'avaient été déclarés.* (...)

Les gardes sont sept, ce que l'image montre de façon descriptive et insistante, contrariant totalement le chiffre avancé par la bande sonore. Par ailleurs, les révoltés ne sont nullement armés et leur arrestation se fait aisément.

Segment 7

Image: Le héros, un boulet attaché au cou et un autre à la jambe, la tête basse, reçoit la bénédiction du prêtre. L'un des gardes le pousse à l'eau; les autres tournent le dos et s'en vont, tandis que le prêtre s'approche de la mer et, une fois que le prisonnier a coulé, il bénit l'eau. Il part à son tour et la caméra insiste sur la mer.

Son: Texte de la lettre: (...) *Le lendemain nous en avons délié un des chaînes, afin qu'en plus grande liberté il pût plaider sa cause; mais prenant la course, il se précipita dedans la mer et s'étouffa.* (Texte ajouté): *31 de mars de 1557.* (...)

Le mensonge devient encore plus flagrant: le prisonnier est attaché et le restera; il ne part pas en courant, au contraire, il attend de façon résignée que son sort s'accomplisse; il ne se jette pas à la mer, mais il y est poussé, exactement comme les trois calvinistes exécutés par Villegagnon et comme bon nombre de "disparus" que les agents de la dictature jetaient simplement à la mer.

Par ailleurs, lorsque la caméra reste longtemps sur l'eau, les derniers mots de la bande sonore viennent clore la séquence, avec une date. C'est effectivement celle de la lettre de Villegagnon à Calvin, mais également le jour et le mois du coup d'état qui a instauré la dictature des militaires au Brésil.

Ainsi, dès la séquence inaugurale, Nelson Pereira dos Santos donne le ton. Sous le couvert rassurant du film historique évoquant des événements remontant au XVI^e siècle, *Qu'il était bon mon petit Français* va en fait parler du moment présent, celui où la liberté est bafouée par une censure omniprésente qui empêche toute création sans contrainte, voire sans compromis. L'usage que fait le metteur en scène de la missive de Villegagnon à Calvin permet de dénoncer, de façon voilée et indirecte, certains abus du régime totalitaire alors en place. Ainsi, lorsque la censure l'a mutilé, *Qu'il était bon mon petit Français* dérangeait effectivement le régime en place, bien au-delà de toute prudence.

Les images ou le son mentent, comme mentent les militaires, déguisant, par exemple, les exécutions dans les salles de torture en suicides. Par ailleurs, il s'agit également de l'oppression d'une partie d'un peuple par l'autre partie. Dans ces difficiles

années 70, des Brésiliens torturaient et assassinaient d'autres Brésiliens; dans le film, des Français asservissent d'autres Français.

Ainsi, le choix des passages de la lettre de Villegagnon à Calvin était loin d'être anodin: Nelson Pereira dos Santos a sélectionné soigneusement ceux qui permettaient la mise en scène délicate du présent à travers celle du passé.

ANNEXE

Teneur de la Lettre de Villegagnon envoyée de l'Amérique à Calvin⁴⁴

Je pense qu'on ne saurait déclarer par paroles combien m'ont réjoui vos lettres et les frères qui sont venus avec icelles. Ils m'ont trouvé réduit en tel point qu'il me fallait faire office de Magistrat et quant et quant la charge de Ministre de l'Eglise, ce qui m'avait mis en grande angoisse. Car l'exemple du Roi Ozias me détournait d'une telle manière de vivre, mais j'étais contraint de le faire, de peur que nos ouvriers, lesquels j'avais pris à louage et amenés par-deçà, par la fréquentation de ceux de la nation, ne vinssent à se souiller de leurs vices, ou par faute de continuer en l'exercice de la Religion tombassent en apostasie, laquelle crainte m'a été ôtée par la venue des frères. Il

*y a aussi cet avantage que, si dorénavant il faut travailler pour quelque affaire et encourir danger, je n'aurai faute de personnes qui me consolent et aident de leur conseil, laquelle qui étaient venus de France par-deçà avec moi, étant émus pour les difficultés de nos affaires, s'en étaient retirés en Egypte, chacun alléguant quelque excuse. Ceux qui étaient demeurés étaient pauvres gens souffreteux et mercenaires, selon que pour lors je les avais pu recouvrer. Desquels la condition était telle que plutôt il me fallait craindre d'eux que d'en avoir aucun soulagement. Or la cause de ceci est qu'à notre arrivée toutes sortes de fâcheries et difficultés se sont dressées, tellement que je ne savais bonnement quel avis prendre, ni par quel bout commencer. **Le pays était du tout désert et en friche: il n'y avait point de maison ni de toits, ni aucune commodité de blé. Au contraire, il y avait des gens farouches et sauvages, éloignés de toute***

courtoisie et humanité, du tout différents de nous en façon de faire et instruction, sans religion ni aucune connaissance d'honnêteté ni de vertu, de ce qui est droit ou injuste; en sorte qu'il me venait en pensée, à savoir si nous étions tombés entre des bêtes portant la figure humaine. Il nous fallait pourvoir à toutes ces incommodités à bon escient et en toute diligence, et y trouver remède pendant que les navires s'apprêtaient au retour, de peur que ceux du pays, pour l'envie qu'ils avaient de ce que nous avions apporté, ne nous surprissent au dépourvu et missent à mort. Il y avait davantage le voisinage des Portugallois, lesquels, ne nous voulant point de bien et n'ayant pu garder le pays que nous tenons maintenant, prennent fort mal à gré qu'on nous y ait reçus et nous portent une haine mortelle. Par quoi toutes ces choses se présentaient à nous ensemble, à savoir qu'il nous fallait choisir un lieu pour notre retraite, le défricher et aplanir, y mener de toutes parts de la provision et munition, dresser des forts, bâtir des toits et logis pour la garde de notre bagage, assembler d'alentour la matière et étoffe, et par faute de bêtes le porter sur les épaules au haut d'un côteau par des lieux forts et bois très empêchants. En outre, d'autant que ceux du pays vivent au jour la journée, ne se souciant de labourer la terre, nous ne trouvions point de vivres assemblés en un certain lieu, mais il nous les fallait aller recueillir et quérir bien loin çà et là, dont il advenait que notre compagnie, petite comme elle était, nécessairement s'écartait et diminuait. A cause de ces difficultés, mes amis qui m'avaient suivi, tenant nos affaires pour désespérées, comme j'ai déjà démontré, ont rebroussé chemin, et de ma part aussi j'en ai été aucunement ému. Mais d'autre côté, pensant à part moi que j'avais assuré mes amis que je me départais de France afin d'employer à l'avancement du règne de Jésus-Christ le soin et peine que (sic) j'avais mis par ci-devant aux choses de ce monde, ayant connu la vanité d'une telle étude et vacation, j'ai estimé que je donnerais aux hommes à parler de moi et de me reprendre, et que je ferais tort à ma réputation si j'en étais détourné par crainte de travail ou de danger; davantage puisqu'il était question de l'affaire de Christ, je me suis assuré qu'il m'assisterait et amènerait le tout à bonne et heureuse issue. Pour quoi j'ai pris courage et ai entièrement appliqué mon esprit pour amener à chef la chose laquelle j'avais entreprise d'une si grande affection, pour y employer ma vie. Et m'a semblé que j'en

⁴⁴ Léry, J., *op. cit.*, pp.24-26. Les passages utilisés par Nelson Pereira dos Santos dans son film sont en

pourrais venir à bout par ce moyens, si je faisais foi de mon intention et dessein par une bonne vie et entière, et si je retirais la troupe de ouvriers que j'avais amenés de la compagnie et accointance des infidèles. Etant mon esprit adonné à cela, il m'a semblé que ce n'est point sans la providence de Dieu que nous sommes enveloppés de ces affaires, mais que cela est advenu de peur qu'étant gâtés par trop grande oisiveté, nous ne vinssions à lâcher la bride à nos appétits désordonnés et frétilants. En après il me vient en mémoire qu'il n'y a rien si haut et malaisé qu'on ne puisse surmonter en se parforçant, partant, qu'il faut mettre son espoir et secours en patience et fermeté de courage et exercer ma famille par travail continuel, et que la bonté de Dieu assistera à une telle affection et entreprise. Par quoi nous nous sommes transportés en une île éloignée de terre ferme d'environ deux lieues, et là j'ai choisi lieu pour notre demeure, afin que, tout moyen de s'enfuir étant ôté, je pusse retenir notre troupe en son devoir, et pource que les femmes ne viendraient point vers nous sans leurs maris, l'occasion de forfaire en cet endroit fut retranchée. Ce néanmoins il est advenu que vingt-six de nos mercenaires, étant amorcés par leurs cupidités charnelles, ont conspiré de me faire mourir. Mais au jour assigné pour l'exécution, l'entreprise m'a été révélée par un des complices, au même instant qu'ils venaient en diligence pour m'accabler. Nous avons évité un tel danger par ce moyen: c'est qu'ayant fait armer cinq de mes domestiques, j'ai commencé d'aller droit contre eux; alors ces conspirateurs ont été saisis de telle frayeur et étonnement, que sans difficulté ni résistance nous avons empoigné et emprisonné quatre des principaux auteurs du complot qui m'avaient été déclarés. Les autres, épouvantés de cela, laissant les armes, se sont tenus cachés. Le lendemain nous en avons délié un des chaînes, afin qu'en plus grande liberté il pût plaider sa cause; mais prenant la course, il se précipita dedans la mer et s'étouffa. Les autres qui restaient, étant amenés pour être examinés, ainsi liés comme ils étaient, ont de leur bon gré sans question déclaré ce que nous avons entendu par celui qui les avait accusés. Un d'iceux ayant un peu auparavant été châtié de moi pour avoir eu affaire avec une putain, s'est démontré de plus mauvais vouloir et a dit que le commencement de la conjuration était venu de lui et qu'il avait gagné par présents le père de la paillarda, afin qu'il le tirât hors de ma puissance si je

le pressais de s'abstenir de la compagnie d'icelle. Cestui-là a été pendu et étranglé pour tel forfait; aux deux autres nous avons fait grâce, en sorte néanmoins qu'étant enchaînés ils labourent la terre; quant aux autres, je n'ai point voulu m'informer de leur faute, afin que l'ayant connue et avérée je ne la laissasse impunie, ou si j'en voulais faire justice, comme ainsi soit que la troupe en fût coupable, il n'en demeurât point pour para chever l'œuvre par nous entrepris. Par quoi en dissimulant le mécontentement que j'en avais, nous leur avons pardonné la faute, et à tous donné bon courage; ce néanmoins nous ne nous sommes point tellement assurés d'eux que nous n'ayons en toute diligence enquis et sondé par les actions et déportations d'un chacun ce qu'il avait au cœur. Et par ainsi ne les épargnant point, mais moi-même présent les faisant travailler, non seulement nous avons bouché le chemin à leurs mauvais desseins, mais aussi en peu de temps avons bien muni et fortifié notre île tout à l'entour. Cependant selon la capacité de mon esprit je ne cessais de les admonester et détourner des vices, et les instruire en la Religion Chrétienne, ayant pour cet effet établi tous les jours prières publiques soir et matin, et moyennant tel devoir et pourvoyance nous avons passé le reste de l'année en plus grand repos. Au reste, nous avons été délivrés d'un tel soin par la venue de nos navires, car là j'ai trouvé personnages dont non seulement je n'ai que faire de me craindre, mais aussi auxquels je me puis fier de ma vie. Ayant telle commodité en main, j'en ai choisi dix de toute la troupe, auxquels j'ai remis la puissance et autorité de commander. De façon que dorénavant rien ne se fasse que par avis de conseil, tellement que si j'ordonnais quelque chose au préjudice de quelqu'un, il fût sans effet ni valeur, s'il n'était autorisé et ratifié par le conseil. Toutefois je me suis réservé un point: c'est que la sentence étant donnée, il me soit loisible de faire grâce au malfaiteur, en sorte que je puisse profiter à tous, sans nuire à personne. Voilà les moyens par lesquels j'ai délibéré de maintenir et défendre notre état et dignité. Notre Seigneur Jésus-Christ vous veuille défendre de tout mal, avec vos compagnons, vous fortifier par son esprit et prolonger votre vie un bien long temps pour l'ouvrage de son Eglise. Je vous prie saluer affectueusement de ma part mes très chers frères et fidèles Céphas et de la Flèche. De Coligny en la France Antarctique, le dernier de mars 1557.

Si vous écrivez à Madame Renée de France notre maîtresse, je vous supplie la saluer très humblement en mon nom.

Résumé

Pour son film *Qu'il était bon mon petit Français*, Nelson Pereira dos Santos s'est inspiré de l'aventure de la France antarctique, ainsi que du récit de Hans Staden, retenu prisonnier par des Indiens anthropophages au Brésil. Cette double inspiration historique lui a permis de porter une critique sur la dictature militaire alors en place. Dans la première séquence du film, la lettre de Villegagnon à Calvin est la pièce maîtresse de son système.

Mots-clefs

Qu'il était bon mon petit Français, France antarctique, Villegagnon, Calvin, Hans Staden